

## « À Rome, les décideurs rêvent tous d'être des criminels »

À propos de *Suburra*, l'explication du titre arrive tardivement, la référence au quartier antique des lupanars chanté par Pétrone. Une lubricité perceptible dès les premières pages, avec le député et ses orgies débridées...

*Suburra*, c'est la métaphore d'un lieu où les personnes soi-disant normales et la pègre se rassemblent et organisent des affaires assez sales. Comme c'était le cas dans l'ancienne Rome, où le poète épigrammiste Martial conseillait aux fiancés d'expérimenter leur sexualité dans les bras d'une putain renommée de la *Suburra*. C'est donc l'endroit où se font des affaires qui réunissent le pouvoir politique, l'économie, le Vatican et le crime organisé. C'est une représentation de ce qu'on a coutume d'appeler la « terre du milieu ».

C'est cette idée que vous reprenez en mêlant les récits du journaliste corrompu, du politicien véreux et du mafieux à l'éthique inflexible. *Suburra*, est-ce aussi un grand roman de l'éthique ?

Bien sûr. Dans *Romanzo criminale*, c'était l'âge d'or de la criminalité, mais je n'avais sur ces personnages que le regard d'un narrateur. Il n'y avait pas de confusion, et aucun jugement de ma part sur ce qui pouvait se passer. Mais depuis, trente ans ont passé, et la relation entre le palais et la rue a changé. La grande différence, c'est qu'avant, les voyous rêvaient de normalité et de bourgeoisie. Ils voulaient être comme nous. Mais maintenant, à Rome, les décideurs et les différents maillons du système politique rêvent tous d'être des criminels. Et à travers cette métamorphose dans le choix du modèle, il y a eu une indéniable perte éthique. Dans *Suburra*, il y a tout de même des héros positifs de ce point de vue, comme le colonel Malatesta ou Alice, qui luttent contre cette dégénérescence et la corruption généralisée. Eux, ils ne sont pas résignés. Parce que le vrai problème, en Italie, et c'est un fait historique, quand tu as en face un juge, un carabinieri ou un membre du pouvoir officiel, tu dois non seulement t'assurer de lutter contre l'ennemi que tu vois, mais aussi te défendre contre la main qui est sur ton épaule, et qui dit être ton ami.

Le changement de gouvernement n'y changera rien ?

Dans le livre, un des mafieux le dit bien : si le gouvernement se renouvelle, il faudra juste acheter quelqu'un d'autre en son sein. Les mauvais garçons ont l'espoir de contrôler le jeu politique et économique. Pour cela, il y a toujours une connaissance à utiliser, un contact qui avance à l'aveugle découvert et qu'on peut manipuler.

Il y a cette phrase terrible dans le roman : « Le monde ne se change pas, il se gouverne. »

C'est dans la grande tradition italienne, en fait. Mais il ne faut pas confondre avec ce que je pense moi-même. Le problème reste que le monde ne change jamais dans la direction de ceux qui l'ont décidé. C'est pour ça qu'il reste très important, malgré tout, de gouverner et contrôler ces processus de changement. Et pour ce qui est du pouvoir judiciaire, il est constamment mis en accusation. Dès qu'il s'approche trop près du politique, par exemple. C'est une vieille histoire, ici. La justice enquête parce que c'est dans la constitution. Ils ne sont pas censés faire de différence entre un pauvre et un riche. Le juge est comme le chirurgien : il n'intervient que quand le corps est malade. S'il était sain, il n'aurait pas besoin d'intervenir ! C'est notre problème : on a besoin d'un corps plus sain. Je me passerais volontiers du pénal si les choses allaient bien.

Et la pute qui rêve de s'embourgeoiser ?

J'ai beaucoup d'affection pour le personnage de Sabrina. C'est un personnage très contemporain. Je suis fatigué des personnages de prostituées pleins de culpabilité, qui vivent mal leur condition. La réalité est faite aussi de jeunes femmes qui ont décidé de se vendre, en dehors de toute forme d'exploitation.

Elle traîne avec des gens de gauche, des cinéphilos épris de révolution. Est-ce une façon de suggérer le malaise en jouant sur leur contraste ?

Je ne crois pas du tout à l'idée de révolution. La réalité a montré qu'à Rome, la gauche aussi était compromise. Ça nous a tous surpris. Nous pensions qu'il y avait effectivement une gauche fatiguée, faible et un peu bourgeoise, mais pas une gauche compromise.

Vous avez déjà déclaré votre intérêt pour des auteurs comme Balzac ou Ellroy. Est-ce pour leurs talents de moralistes ?

Je n'aime pas du tout ce mot : « moraliste ». Ce que j'aime, c'est être en présence d'une grande variété de personnages, et avec eux beaucoup d'aventures, de conflits, beaucoup de situations,

de passions humaines, beaucoup d'amour, de mors et de narrations différentes. J'aime chez Balzac et Ellroy leur boulimie. D'Ellroy, je préfère quand même les premiers. *Pejorative* par exemple, ça ne marche pas, d'après moi. Ça n'est pas réussi. De Balzac en revanche, j'aime tout. Quand vous allez à la maison de Balzac, à Passy, il y a cette grande carte sur laquelle sont regroupées toutes les typologies et les différents caractères, ainsi que les interactions entre les personnages de *La Comédie humaine*. Le monde entier répond à ces archétypes.

Il semble que le récit s'articule en bonne partie sur une rhétorique de la dette et du dédommagement. C'est une des lectures possibles ?

Les mafieux ont construit durant des années une rhétorique qui est une pure construction littéraire. Le respect, la trahison, c'est une dialectique typique, dans le Camorra. Compenser un mort par un autre, ça n'a aucun autre intérêt que de permettre au prestige de perdurer. De même, quand quelqu'un se sent maltraité au sein de l'organisation, il fait la guerre. C'est alors aux chefs de clan de trouver un mode de réparation aux pertes collatérales. Soit avec l'argent, soit en orchestrant des représailles physiques. Tout ça ne se fait pas pour l'honneur, mais pour maintenir une structure. Si tu violes une règle, mais que tu l'emportes, alors personne ne trouvera à redire. Mais si tu as violé la règle et que ça engendre une guerre, alors il faudra bien la mener, cette guerre ! C'est pour ça que Michael Corleone, dans la série des *Parrain*, se débarrasse de tous ses adversaires en même temps. Sinon, la guerre recommencerait inévitablement. Et il en va des grandes organisations criminelles comme des grandes entreprises commerciales, y compris en termes publicitaires : ils vendent une image d'eux-mêmes qui ne correspond pas à la réalité.

Au début du roman, il y a cette scène où le député arrose les passants de sa semence. C'est une métaphore du capitalisme ?

Avant le capitalisme, c'est l'avidité qui prime. C'est Molière, c'est Plaute, c'est la typologie de l'avare. C'est aussi cette histoire réelle d'un député qui fréquentait des *escort girls* et tournait à la cocaïne, et qui s'est fait pincer. Il a ensuite dit qu'il était à Rome uniquement pour défendre des textes de loi, qu'il se sentait très seul, mais qu'il viendrait s'excuser auprès de sa femme avec un très gros saphir. J'ai un ami député avec qui j'ai beaucoup parlé de tout ça. Il m'a dit : « Tu sais, ton personnage de Malgradi, il est assez semblable à la réalité, si l'on excepte qu'il y en a encore des pères que lui dans la classe politique. »

*Suburra* nous plonge dans la mafia italienne. Saisissante enquête adaptée au cinéma en 2015. Rencontre avec l'un de ses deux auteurs, **Giancarlo Cataldo**. PROPOS RECUEILLIS PAR BENOÎT LEGEMBLE - PHOTO BENJAMIN CHELLY

Il est pour beaucoup le père du mythique *Romanzo criminale*. Avec ses histoires de glorieux mafieux et ses règlements de comptes, l'écrivain et magistrat Giancarlo De Cataldo poursuit sa fresque satirique et son analyse des coulisses de la rue italienne. À l'occasion de la parution du très attendu *Suburra* écrit à quatre mains avec Carlo Bonini journaliste d'investigation, il revient pour *Transfuge* sur l'itinéraire du taiseux samouraï, chef de clan stylé et énigmatique qui draine avec lui tout ce que Rome compte de pouvoir, de petites frappes haineuses et de politiciens la main sur la braguette. Rencontre avec un homme qui n'a pas la langue de bois, mais une vision kaléidoscopique du monde tel qu'il va. Instantané.

**SUBURRA**  
traduit de l'italien par  
Serge Quadrupani  
Métaille  
480 p., 23 €

